

Le serpent à sornettes et la louve-garou

Fable

Pierre Karch

Numéro 65, janvier 1992

Triangle : spécial création

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/42512ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Karch, P. (1992). Le serpent à sornettes et la louve-garou : fable. *Liaison*, (65), 18-20.

La poésie, comme les oiseaux, se nourrit de vers.

Kiadissa

La publicité a pour but premier, pouvait-on lire à la fin de l'article «Adam et Ève, premières victimes de la publicité», de créer chez le plus grand nombre des besoins qu'il ignorait jusqu'alors et dont il pourrait fort bien se passer à l'avenir. Pour y arriver, le publiciste doit d'abord attirer l'attention du consommateur comme le serpent qui rampait tantôt et qui se tient tout à coup debout sur sa queue. Puis, à la manière du serpent vert, jaune, rayé ou tacheté qui branle la tête, siffle ou, si c'est un crotale, joue des castagnettes, le publiciste hypnotise sa victime par tout ce qui endort les sens, soit les couleurs vives, la musique et la danse. Le consommateur hébété croit tomber de ravissement dans les pommes alors même qu'il est mordu. Le venin fait bientôt son chemin le long des grandes artères de l'inconscience pour aboutir au cœur qui tressaille comme s'il lui venait une idée d'en haut quand c'est la passion d'en bas qui l'aiguillonne. Il ne reste plus, pour finir, qu'à prendre une décision qui n'aura rien à voir avec la réflexion, mais bien plutôt avec l'assouvissement d'une faim ou d'une soif inédite à laquelle il satisfera, en croquant le fruit juteux qui s'offre à lui comme une grenade dans le désert. C'est pourquoi on devrait bannir la publicité qui promouvoit des produits dont on pourrait se dispenser, qui fait d'un vice une vertu et couronne la bête qui porte la tête haute comme la mule du pape qui, dit-on, paait des pieds.

Réal Fourbs, qui, dans sa verte jeunesse, avait emprunté plusieurs chemins sans qu'aucun

ne l'ait mené à Rome, relit en balançant la tête comme les cloches qui en reviennent sans ne jamais y être allées, ce coup de griffe, paru dans l'*Alliance*, revue bourrée de publicité plus alléchante, plus riante, plus séduisante que tout ce qui se nourrit d'elle et qui passe pour de la littérature. Responsable entre autre de la campagne publicitaire lancée par la Monnaie royale de la colonie où il a depuis peu élu domicile, le recherché publiciste sent, sur sa maigre personne jaunie par le temps et surtout par les veilles, tomber la lourde accusation de fabriquant de fausse monnaie.

Le serpent à sornettes et la louve-garou fable

Mais ces pièces sont indispensables, souligne-t-il d'un trait rouge de colère. Elles le sont, parce que je les rends telles aux yeux du petit salarié qui se monte, avec l'enthousiasme naïf que j'entretiens chez lui, une collection semblable à celles de 50 000 autres. On ne peut pas tous se payer des originaux de Berlanga, de Chamberland, de

Charbonneau, de Dutrisac ou de Pelletier. Les collections de timbres, de monnaies, de cartes postales, de cartons d'allumettes, de bouchons de bouteilles de bière, cela ne vaut rien, bien sûr, mais ce n'est pas à moi de le dire. Si le bruit venait à se répandre, que ferait la Monnaie royale? la Société coloniale des postes? les compagnies de bière Darling et Aupiff? Ce serait la catastrophe, et c'est ce que j'évite. Je fais mon travail de bon citoyen. Je le fais bien. On n'a rien à me reprocher. L'auteur de ce pamphlet... Auteur? Disons plutôt auteure, corrige-t-il, en voyant la signature ronde et dure comme une noisette : Aveline Garou.

Aveline Garou... Ce nom lui rappelle quelque

chose. N'est-ce pas elle qui, il y a deux ou trois mois, a écrit, dans la même revue cette petite phrase lapidaire qui lui est longtemps restée sur l'estomac comme une pomme verte: «Les slogans sont à la poésie ce que les serpents sont aux vers»? Tiens, tiens, tiens... Si tantôt il avait une dent contre elle, maintenant il désire, plus que tout, en faire une bouchée. *On ne raisonne pas avec le fumier, raisonne-t-il; on l'étend.*

Mais avant de l'étendre... Chaque chose en son temps. S'informer d'abord. Un coup de fil à l'*Alliance* lui apprend que la mordante polémiste est aussi poète et que certains de ses vers ont rongé des pages et des pages d'éphémérides qui reposent, cadavres exquis, sur les rayons de la bibliothèque de l'université où elle est chargée de trois cours : français langue seconde, grammaire et création littéraire.

«Français, langue seconde...» Réal malaxe cela dans sa tête, en fait une bouillie informe, comme un malentendu, et passe au suivant.

«Grammaire...» Plus solide. Gris aussi, comme la pierre de savon. Se taille aussitôt devant ses yeux le profil du professeur de grammaire : les règles sont pour lui des principes éternels, ce qui fait que la tradition a la préséance sur l'innovation. Le professeur de grammaire est foncièrement un réactionnaire qui, le plus souvent, dicte ce qu'il ne comprend pas, bâillonne la liberté et entrave l'indépendance. C'est un bourreau des belles oeuvres qu'il maltraite au nom du bon usage. Devant les écarts pourtant timides d'Éthier-Blais, il se tord comme une vierge en extase; il croit avoir une vision quand il découvre un anglicisme chez Desbiens et il tombe en pâmoison devant un subjonctif imparfait d'Andersen. Mais c'est un mal nécessaire, comme les dents de sagesse : sa présence ennuie, son absence laisse un trou.

«Création littéraire...» Ce dernier volet de la

carrière d'Aveline Garou contredit, semble-t-il, les deux autres. Puis il se dit que ce doit être comme dans les ateliers de peinture où on copie les maîtres. Réal Fourbs en déduit que Mademoiselle? Madame? Garou enseigne plus qu'elle ne sait, porte trois masques de théâtre, fait des rêves de grandeur, écrit des vers qu'elle ne pourrait probablement pas expliquer, ceux-ci par exemple qui occupent à eux seuls une page du dernier numéro de *Écrit dure*, revue de création et de critique littéraire des étudiants et des professeurs de lettres :

Un mur
Irisé
Paupière baissée
Sur l'infini
Du silence
Aveugle

Tendons une pomme à l'auteur de ces vers, lance Réal qui allume le petit écran de son Macintosh, se délie les doigts en se faisant craquer les jointures une à une comme des branches sèches et tape le message suivant qu'il glisse aussitôt dans une enveloppe :

Madame et chère poète,

C'est bien vous, n'est-ce pas, qui avez écrit ces vers bien frappés qui tintent dans ma tête comme si je les avais sous les yeux :

Triangle
Fustigé
Tu m'éreintes les oreilles
Avec tes trois voix égales
Comme Dieu

Si oui, passez vite me voir à l'hôtel Durham, le mercredi 4 décembre à 20 h avec vos plus récents poèmes inédits.

Veillez agréer, Madame et chère poète, l'expression de mes sentiments distingués.

*Serge de Beauvais
Éditeur*

Aveline Garou reconnaît ses vers tirés du *Nez crie vent*, revue postsurréaliste qui avait vu le jour un soir d'automne et qui n'avait pas survécu au rude hiver d'ici. Touchée comme seul on peut l'être quand on est poursuivi par un éditeur, elle visite ses tiroirs jusqu'à ce qu'elle amasse assez de bouts-rimés et d'idées incomplètes pour remplir honnêtement un recueil aéré de blancs qui, par leur silence éloquent, valent bien, auprès des amateurs, les soupirs entendus, les cris tapageurs et les larmes qui rigolent.

Le mercredi 4 décembre, Aveline Garou se fait annoncer par le concierge de l'hôtel à Monsieur Serge de Beauvais qui la prie de l'attendre dans le hall, près du deuxième pilier à droite.

Réal Fourbs, qui s'est déguisé pour l'occasion en académicien français qui veut passer inaperçu en pays étranger, voit au poste, qu'il lui a assigné comme une virgule à la fin d'une proposition circonstancielle en début de phrase, une jeune femme au visage rond, les chairs pleines, le sourire avenant, plus répandu dans les yeux que sur les lèvres, enveloppée dans un manteau de mouton de perse. Sensible à tant de beauté mystérieuse, il ébauche un mouvement de recul. Mais, comme la porte de l'ascenseur s'est refermée derrière lui, il ne peut remonter à sa chambre et doit, livré à lui-même, faire face à la poésie.

Il s'avance donc, saisit la main dégantée d'Aveline, dépose sur ses phalanges froides un baiser d'opérette qui la fait frissonner comme si on venait d'y planter un crochet. Puis, sans transition, il glisse son bras sous le sien et l'emporte, semble-t-il, comme une pelisse jusqu'au milieu du pont qui, depuis bientôt cent ans, traverse le canal sans faire d'histoire ni en inspirer. Sous le lampadaire, Réal demande les manuscrits d'Aveline qui les lui cède d'un geste généreux comme seuls en ont les poètes à qui on demande de lire un poème ou deux et qui les récitent tous. Au

début, Réal fait semblant de lire, mais bientôt le rire l'emporte sur la lecture. Aveline ne comprend pas. Elle saisit encore moins quand elle voit l'éditeur lancer ses poèmes à l'eau. Elle qui croyait avoir découvert une âme sensible à ses élans, un éditeur, français par surcroît, désireux de la publier, un homme, enfin, un peu trop mûr à la vérité mais qui montrait tellement de belles manières qu'elle aurait volontiers pu se passer du reste, se sent tout à coup trahie comme une enfant qui se penche pour flatter un animal qui rampe et qui se fait mordre. Son premier mouvement est de suivre ses poèmes, de se jeter à l'eau, d'en finir. Mais il y a devant elle cet homme qui la glace.

— Qui êtes vous? demande-t-elle

— Je suis, siffle-t-il aussi froidement qu'une faux, celui qui t'a fait venir ici pour mettre fin à tes jours.

— Et à qui crois-tu parler? hurle-t-elle, soudain familière comme la mort qui rôde.

— Une petite fille qui fait des vers qu'elle croit plus malins que mes slogans.

— Plus malins? C'est toi qui l'as dit. Ce disant, Aveline Garou laisse tomber sa peau de mouton et tend, vers Réal Fourbs, ses bras louvets.

— Que tu as de grands bras, s'entend-il dire, comme dans un rêve.

— C'est pour mieux t'enlacer, mon grand.

— Que tu as de grands yeux! continue-t-il, comme si les mots étaient prononcés par un autre que lui.

— C'est pour mieux te voir venir, mon grand.

— Que tu as de grandes dents... soupire-t-il, plus mort que vif.

Sur ces mots, la louve Garou lui saute au cou qu'elle croque comme une pomme.

Pierre Karch